

Chronique littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **121 (2018)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

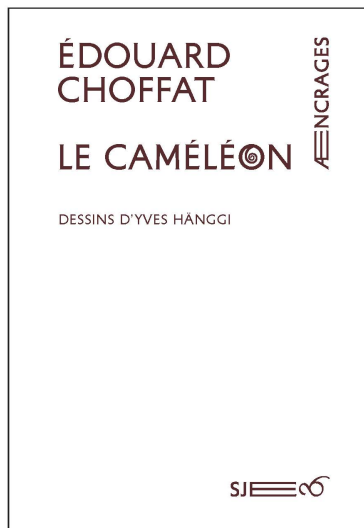
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Le Caméléon

ÉDOUARD CHOFFAT / YVES HÄNGGI



« On se sent proche de ce reptile aux yeux globuleux et indépendants l'un de l'autre qui lui donnent un air, sinon de cinglé, du moins d'angoissé. Tout voyageur porte en lui sa folie et son anxiété, tout comme l'écrivain sa difficulté de vivre. »

Le Caméléon, d'Édouard Choffat, retrace une année de service civil accomplie en 2008 dans la petite ville d'Antalaha, au nord-est de Madagascar, en tant que prof de maths dans un lycée. Vertige du voyage et aventure de l'écriture sous le signe de l'animal-totem, champion de l'adaptation au milieu — et

incarnation du démon pour les Malgaches !

Le jeune homme débarque sur l'île avec de jolis rêves en bandoulière, nourris au lait des contes fabuleux de l'enfance (pirates et corsaires, frégates et galions, combats farouches, îles au trésor...); il est en quête de sens et d'identité. « Je dois m'astreindre, me disais-je, puisque l'ennui crochète toutes les serrures, à ne pas vieillir aigri et frustré de désirs inassouvis. » Dès son arrivée à Antananarivo, Édouard Choffat ressent dans sa chair, dans son esprit, dans son âme même le choc des cultures, la confrontation chaotique entre « pays rêvé et pays vécu ».

L'ailleurs le frappe de plein fouet : couleurs fortes, parfums et remugles, saveurs insolites ; foule de quémandeurs vampirisant le Vazaha (le Blanc) providentiel : « Tous en veulent à mon argent. » Les contrastes le saisissent à rebrousse-poil. Paysages sublimes qui confinent au sacré, et rues jonchées de déchets de toutes sortes, grouillantes de gamins voués à la survie — dans l'incurie générale. La cocotte-minute des états d'âme fonctionne sans répit ! Amitiés roboratives et rencontres sordides

(le vieillard abuseur d'une petite fille). Emmerdes administratives et instants de grâce. Bières salvatrices au Nanie Hotel et gueules de bois subséquentes. Dysenterie carabinée et dégustation extatique d'un camembert — *la nostalgie, camarade...* Agitez le tout et servez à température ambiante : 36 degrés environ avec un fort taux d'humidité !

De quoi avoir les yeux exorbités, d'halluciner ! Il faut tenir du caméléon pour s'immerger dans le joyeux bouillon de la culture malgache, s'adapter aux défis du lieu et en ressortir avec un peu plus d'*usage du monde*, moyennant quelques idées décapées et de franches leçons d'humilité. Mais entreprend-on un périple pour en revenir indemne ? L'écriture accompagne ce lent processus de « dégrisement ». Écrire pour évoquer, immortaliser et dans le même temps, apprivoiser l'inconnu ; pour capter la sismographie de cette mise à l'épreuve de l'être qu'implique tout voyage ; pour prendre la mesure, enfin, des choses vécues, et avancer plus lucidement.

Esquissé sur place, puis retravaillé dans un sens littéraire, le carnet de voyage d'Édouard Choffat captive, tient en haleine, envoûte — les sortilèges de l'île peut-être, la séduction d'un style sûrement. Une habileté à broser le portrait des locaux et des expatriés. De belles envolées lyriques, de la poésie à profusion — à l'image de la nature généreuse et exubérante de Madagascar. Des éclairages historiques ou culturels intéressants. Des considérations philosophiques au débotté d'un chapitre. Des références aux auteurs aimés, dont Baudelaire et Rimbaud, le poète aux *semelles de vent*. Et puis, aussi, quelques réminiscences de Nicolas Bouvier, dans l'esprit et dans certains procédés d'écriture, notamment dans ces sentences lapidaires : « On jubile devant le peu, ils s'émerveillent devant le trop. »

Composé de brefs chapitres, *le Caméléon* s'enrichit des illustrations d'Yves Hänggi, dont le talent s'épanouit particulièrement dans le dessin de voyage. Surgissant à des moments clés du récit, les croquis rythment le texte et le teintent de couleur locale. De son trait original, le graphiste bruntrutain capture l'humanité des personnages, une atmosphère singulière, la beauté d'un paysage, la vivacité d'une scène. La palette utilisée explore tout le spectre chromatique, des nuances de jaunes au vert final. Chaque ton enlumine avec bonheur la chose illustrée : dégradé de bruns pour les vices et misères (les combats de coqs, le facteur bouffi d'alcool, le lépreux bouleversant), les rouges pour la violence toujours latente (période de troubles et d'insurrection matée par l'armée, qui a valu de belles frayeurs à l'auteur), les bleus pour la parenthèse idyllique d'un repas partagé, un soir, au bord de l'océan — délice de calamars fraîche-

ment pêchés, contemplation silencieuse sur la plage, sentiment de gratitude devant un monde *au complet*.

Quand arrive le moment du départ, « quelque chose presse le cœur comme un citron: c'est l'appel des siens et l'apaisement de la terre où on est né ». Adieux déchirants: « Fini les mangroves, les palétuviers, les manguiers, les baleines, les bernard-l'ermite et les caméléons. Adieu les amis de Madagascar. Pas envie de sortir du ventre de l'océan. Le voyage arrache des fragments de nous-mêmes, perdus à jamais sur les chemins, qu'on s'échine à rassembler en vain. [...] Sentiment de marcher désormais avec la blessure du vent et la déchirure de l'ailleurs. »

Initiatique, ce séjour à Madagascar l'est sans aucun doute. « Un voyage ne réduit pas les contradictions que l'on porte en soi, mais il fournit de quoi les dompter, les apaiser, les tolérer », écrit Édouard Choffat. Qui conclut: « L'horloge du monde a changé ses aiguilles et les secondes, désormais, n'auront plus la même durée. »

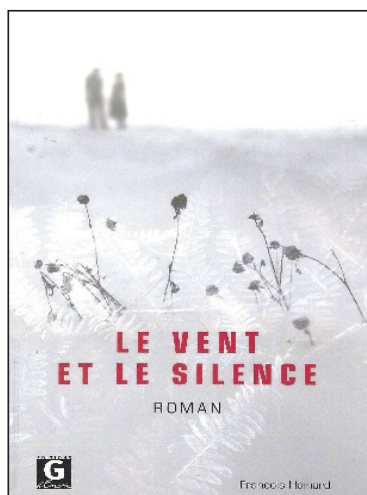
Embarquez donc sans attendre dans ce récit inspiré, auquel les dessins d'Yves Hänggi donnent un supplément d'âme! (Christiane Lièvre-Schmid)
Collection « Æncrages », Société jurassienne d'Émulation, 2017 (148 pages).

Édouard Choffat est né en 1984 à Porrentruy. Il effectue des études de géographie et de lettres à Lausanne, Kyoto et Neuchâtel. En 2008, il part une année à Madagascar pour y accomplir son service civil. Après une première carrière dans l'urbanisme, il se voue désormais à l'enseignement et à l'écriture. Si le Caméléon est son premier ouvrage, Édouard Choffat a déjà publié plusieurs proses poétiques dans des revues littéraires suisses et a été lauréat du prix Atelier Studer/Ganz en 2011.

Né en 1966, Yves Hänggi est graphiste, illustrateur et organisateur d'événements culturels. Diplômé de l'École cantonale d'arts visuels de Bienne, il se consacre en particulier au dessin de voyages et à la peinture, et a exposé en Suisse et en France.

Le vent et le silence

FRANÇOIS HAINARD



C'est Roméo et Juliette dans les paysages âpres et glacés du Haut Jura neuchâtelois; en toile de fond, les derniers soubresauts de la Deuxième Guerre mondiale, relatés à travers des extraits d'archives du journal *l'Impartial*.

Avec *le Vent et le Silence*, François Hainard signe une histoire forte et poignante, celle de Jeannette, aide-ménagère de 15 ans, et d'Antonio, ouvrier boulanger tessinois de 22 ans, pris dans les nœuds d'une passion coupable. Elle est protestante; il est catholique. À ce puissant antagonisme s'ajoutent la différence d'âge et, bientôt, le fruit du péché. À partir d'une trame véridique, s'appuyant sur de nombreux documents ainsi que sur des témoignages et des souvenirs, l'auteur donne chair et vie à des personnages attachants, pleins de désirs, de rêves et de révoltes, d'une touchante naïveté aussi.

Pour François Hainard, cette histoire devait être racontée, car au-delà du drame vécu par les jeunes gens, « elle dit le poids écrasant des valeurs religieuses dans les microcosmes campagnards et villageois, le repli sur soi des personnes, le rejet de celui qui vient d'ailleurs, la difficile communication entre les générations et la rigidité des milieux sociaux. Elle rapporte surtout les non-dits, les silences contraints et lourds. Elle raconte les enfermements ».

Théâtre des événements: La Brévine, avec ses hivers sibériens et son protestantisme rigoureux. Jeannette naît au sein d'une communauté façonnée par le climat et les duretés du quotidien, encore exacerbées par la guerre aux portes. Le père est paysan-tourbier, mais il ne tire qu'un maigre revenu de ses mauvaises terres. La mère, soumise, trime à longueur de journée; les enfants participent à toutes les corvées dès leur plus jeune âge. Les Huguet sont des *gens de peu*, taiseux et occupés à survivre, courbant l'échine devant la fatalité. Il y a une absurde fierté à rester à sa place sans se plaindre.

La vie de Jeannette s'illumine lorsqu'elle rencontre Antonio à la boulangerie où elle travaille. Le beau ténébreux vient d'un village reculé du val Verzasca, Sonogno. Peu de ressources et beaucoup de bouches à

nourrir. Les jeunes vont chercher fortune en Italie ou très loin de là, au Brésil, en Argentine. Antonio, lui, atterrit à La Brévine, où une petite annonce lui a fait décrocher un emploi. Il rêve de créer une boulangerie associative; l'idée flotte dans l'air du temps et le jeune homme caresse l'idée de rencontrer les socialistes des Montagnes neuchâteloises pour leur demander conseil. Catholique en territoire protestant, ne parlant pas bien la langue française, il incarne «l'étranger». Les gars du village l'excluent de leur cercle, le traitant de «sale Tchink» quand ils ne le prennent pas violemment à partie. Seul, n'osant pas réagir, Antonio trouve du réconfort auprès de la vive et piquante Jeannette lorsque le mal du pays le saisit.

Premier acte: les jeunes gens se plaisent et finissent par céder aux sentiments tumultueux qui les habitent. Écartelés entre désir et devoir. Mais aussi remplis de colère et de scepticisme à l'égard d'un Dieu réputé juste et bon, qui devrait reconnaître la légitimité de leur amour. Leur jeunesse ardente rejette l'idée de faute et de péché.

Deuxième acte: Jeannette et Antonio se voient dans le plus grand secret. L'adolescente réalise qu'elle est enceinte au moment de commencer l'éducation religieuse qui la conduira à la ratification de ses vœux de baptême, le jour de Noël — rituel qui marque le passage à l'âge adulte.

Troisième acte: Jeannette se consume dans un silence forcé (à qui pourrait-elle donc se confier?); elle vit les affres du désespoir à l'idée d'être la pécheresse, la honte de sa famille et de tout le village. Et ce n'est pas mieux du côté tessinois: la gifle cuisante de la *mamma* adorée d'Antonio et l'interdiction absolue de repartir vers sa bien-aimée plongent le jeune homme dans un déchirant conflit de loyauté.

Quatrième acte: l'impossible fuite des amoureux. Franchir la frontière est périlleux avec tous ces soldats en déroute et, à l'intérieur du pays, ils seraient vite repérés vu les nombreux contrôles d'identité.

Cinquième acte et clin d'œil cruel du destin: la passion d'Antonio et de Jeannette trouve son épilogue le dimanche 18 février 1945, alors même que les troupes allemandes capitulent en masse et que s'annonce la fin de la guerre.

En fin sociologue, François Hainard observe avec acuité le fonctionnement de ces collectivités rurales, la neuchâteloise aussi bien que la tessinoise, sous l'emprise de la religion qui corsète les comportements, verrouille la parole et étouffe toute velléité de révolte. « Ne pensez pas à tout ce que vous avez fait dans la journée, dans l'année, dans votre vie. Non, ne vous limitez pas à cela, ce serait beaucoup trop facile. Pensez à

tout ce que vous n'avez pas fait et que vous auriez dû faire. C'est comme cela que se construit l'humilité et que se mérite le salut, pour autant qu'il vous ait été accordé» tonne le pasteur René à La Brévine. Personne ne proteste, tant la culture de la soumission est ancrée dans les mœurs. Avec les ravages inévitables que cela produit: ils sont nombreux à *se foutre le tour* dans cette vallée de larmes ravalées...

Pourtant, tous partagent le même goût pour le bonheur, qui affleure sous la croûte des sentiments gelés. Et les paysages alentour, pour rudes qu'ils soient, recèlent des beautés cachées. Il faut entendre Jeannette répéter, docte et enthousiaste, ce que l'instituteur lui a appris sur le monde «féerique» des tourbières; Antonio, lui, parle avec effusion de la rugueuse poésie de son Sonogno natal.

L'attachement de François Hainard à la nature sauvage de son coin de pays transparaît dans ces lignes. Il fait revivre les mœurs et la vie quotidienne des années 1940 avec un grand sens du détail et de la couleur locale. Tout comme il explore avec sensibilité les tourments de deux êtres dépassés par une passion trop grande pour eux, dans un contexte on ne peut moins propice.

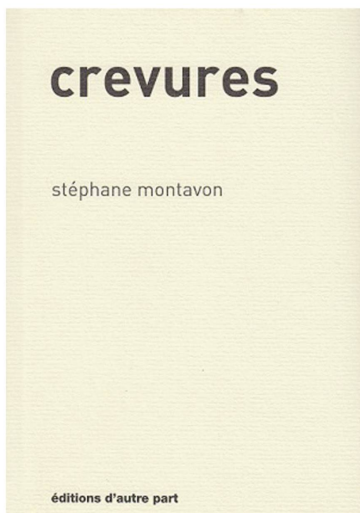
L'œil du sociologue s'allie à un authentique talent de conteur pour sortir de l'ombre un tragique fait divers et rendre justice à deux amoureux aux étoiles contraires. La violence du silence est inouïe, l'auteur en fait l'éloquente démonstration... (Christiane Lièvre-Schmid)

Éditions G d'Encre, Le Locle, 2017 (174 pages).

Sociologue de renommée internationale, François Hainard est aujourd'hui professeur honoraire, notamment à l'Institut de sociologie de l'université de Neuchâtel, qu'il a dirigé pendant 25 ans. Il est l'auteur d'une centaine de publications scientifiques, dont une quinzaine de monographies. Le Vent et le Silence, récompensé par le prix Gasser 2017, est son premier roman.

Crevures

STÉPHANE MONTAVON



« Le poète se consacre et se consume à définir et à construire un langage dans le langage¹. » Cet aphorisme de Paul Valéry convient parfaitement à la recherche poétique effectuée par Stéphane Montavon dans *Crevures*, recueil de proses poétiques expérimentales. Une poésie sonore qui essaie de capter l'environnement et la langue parlée, mais en leur donnant une personnalité particulière, à tel point particulière qu'elle peut parfois verser dans l'hermétisme. Qu'importe, c'est au lecteur de lire, de relire et de démêler les sens !

L'auteur se replonge dans les textes écrits alors qu'il vivait son adolescence dans le Jura, époque marquée par le « dérèglement de tous les sens » comme dirait Rimbaud, ce qu'il explique dans son texte liminaire « faux témoignage » : « Il a fallu récrire les poèmes de mon adolescence. À les lire en effet à vingt ans de distance, je me suis aperçu que là-bas d'où je sors, ce losange helvète fripé collinard d'abord, puis s'ouvrant large jusqu'à trabouler molli sous les murs de Belfort — nos confins dans les vôtres, tcha ! — et ceci tant au long des années quatre-vingt que des nonante, on s'est singulièrement employés à se péter la gueule. Une seule et unique noce qui ne voulait pas finir. On avait beau sortir de la lutte politique. L'objet du délire collectif s'était incarné et ce qu'on avait conçu pétés, il fallait en jouir baignant dans le même ethos, le seul que quant à moi j'aie pu nous trouver tout compte fait, ou était-ce le leur ? » Une langue crachante, hurlante pour transcrire une vision ambivalente de sa terre natale. Comme la description du pays, les Jurassiens, « ces crevures », peuvent être obtus, recroquevillés sur leurs montagnes, mais aussi, comme la plaine d'Ajoie, ouverts vers l'extérieur. On passe d'émerveillement face aux paysages jurassiens, comme dans « Choindez mon amour » — même si la contemplation se fait toujours au crépuscule et est en général imbibée d'alcool — à l'agacement face au comportement, aux discours étriqués ou aux non-dits de ses congénères : « Des aulnes mâchonnent les pis du ciel et se trempent. Voici longtemps que les épaules et les faces caves du mont derrière ont imposé leur nuit sur tout

ce qui flotte au-dessous de la crête, je file. Souffles, pierriers plus loin, je me presse vers l'estrade. [...] Le crachin regifle. [...] Écrouelles des parois, vergetures d'une cheminée moustachue, lichens qui pissent du petit-lait. Au fond de la cluse embuée, les falots du haut-fourneau. Or on dit, le faut-il?, qu'après les bouches d'égout et les tuyaux, on a commencé à y fondre des canons pour la guerre de Mésopotamie, coulis ardents et nuages de sable pour vos gueules.» Une peinture souvent corrosive, sans concession.

Un autre aspect de la poésie de l'auteur consiste à faire entendre le bruit d'une soirée de fête dans «Klammer», plus long texte du recueil: «Seulement les soubresauts, le plaisir, le yo-yo!, klam klam mer, po po po, po po po po...'key, le plaisir pour soi.» Les onomatopées ont la part belle et le bruit mange les mots: musique et langue syncopées, bribes, plaisir des sens en pleine stimulation et confusion généralisée.

On ressent une jouissance dans les trouvailles langagières, dans la course sans fin de la plume de Stéphane Montavon pour trouver le bon ton, le terme juste, même s'il n'existe pas: il faut qu'il sonne! *Crevures* est une invitation à entrer dans un univers étrange(r) rempli d'une langue inventive et renouvelée. (Valéry Rion)

Éditions d'autre part, 2016 (99 pages).

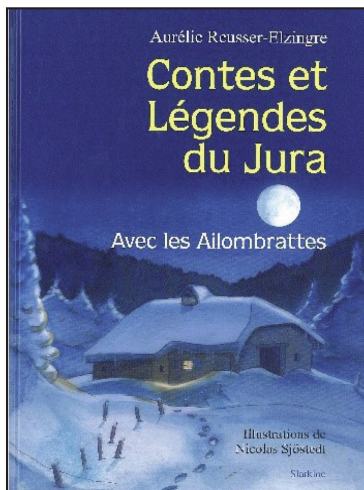
Stéphane Montavon est né en 1977 à Delémont. Licencié en Lettres, il enseigne le français à Laufon et à Bâle où il vit. Après Bolidage (Büro für Problem, Bâle, 2014), docu-poème polyphonique, Crevures est son deuxième ouvrage publié.

NOTE

¹ Paul Valéry, *Œuvres I* (1924), Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, chap. « Situation de Baudelaire », p. 611.

Contes et Légendes du Jura Avec les Ailombrattes

AURÉLIE REUSSER-ELZINGRE



« Dans le Jura, une *fôle* est «un conte ou récit fantastique, une légende locale transgressive, souvent effrayante», mais aussi, par extension, «un récit, une histoire» puis du «bavardage, une histoire à rire». Ce terme nous vient du latin *fabula* «propos de la foule; récit sans garantie historique: pièce de théâtre, conte, fable». Aurélie Reusser-Elzingre le précise dans l'introduction de son ouvrage *Contes et Légendes du Jura: Avec les Ailombrattes* qui présente une trentaine des *fôles* recueillies en patois par Jules Surdez¹ et transcrites en français par ses soins. C'est surtout la première définition qu'il faut retenir ici. Tout l'intérêt de la démarche de l'auteur est dévoilé par la précision de l'origine latine du terme. Chaque récit contient des mots en patois, des notes précises et un glossaire avec des informations complémentaires.

Ces contes peuvent se lire à plusieurs niveaux. Tout d'abord pour le plaisir de découvrir des histoires savoureuses, ancrées dans notre région, souvent teintées d'humour et plaisamment illustrées par Nicolas Sjöstedt. Mais ce ne sont pas de petites fables innocentes. Elles parlent en filigrane des problèmes journaliers de nos ancêtres, de leurs luttes contre des forces obscures, parce que difficilement compréhensibles. Il y a la pauvreté, voire la misère, les éléments naturels, la méchanceté des plus puissants... Le diable apparaît souvent. Il incarne ces forces. C'est avec du courage, de l'intelligence, de la débrouillardise et par la foi que l'on peut s'en tirer. Par exemple dans «Comment le diable fut roulé» un paysan fait un pacte avec le diable en lui promettant le fruit de son labeur. Et c'est en alternant culture en sol et hors-sol qu'il arrive à le tenir en échec. Le diable? Comprendons les menaces qui d'années en année détruisent (confisquent) toute une partie des récoltes. Comment rentabiliser les cultures? Le problème est toujours d'actualité. C'est presque une démonstration de permaculture! Voilà un troisième niveau de lecture:

les contes nous interpellent directement. Ils font écho à nos vécus, mais aussi à nos préoccupations². Ils ne se terminent pas toujours avec le succès des protagonistes, souvent par leur mort. Ils sont le reflet de la vie où tout ne se passe pas au mieux... Ainsi « l'Ailombratte » (l'Hirondelle) a pour conclusion : « Mais au premier chant du coq, toute la troupe partit en France. À la pointe du jour, des vendeurs de cerises de la Baroque virent le pauvre colporteur pendu par le cou et tirant la langue à la branche d'un chêne. »

Cette *fôle*, qui a inspiré le titre de l'ouvrage, est précédée d'une explication d'Aurélie Reusser-Elzingre. Elle en relève les différentes facettes. Elle dit comment la légende « permet de comprendre la peur encore très actuelle de l'étranger à la peau foncée (qui devient exagérément maléfique et angoissant) et jusqu'où un groupe de simples villageois peut aller pour se débarrasser de la personne indésirable ». Voilà un autre niveau de lecture : pour les nombreuses annotations, les traductions des mots patois, les anecdotes, les rappels historiques, les mentions linguistiques et étymologiques. Tous ces aspects font des *Contes et Légendes du Jura* un recueil fascinant, écrit avec autant de passion que de rigueur. Il permet à ceux qui, à la base, ne connaissent pas le patois jurassien de s'en approcher. Ce patrimoine culturel en devient d'autant plus vivant, selon le vœu de l'auteur : « J'espère que vous aurez autant de plaisir que moi à entrer dans l'imaginaire et l'espace-temps de ces récits traditionnels grâce à la magie de la langue savoureuse d'autrefois. » (Dominique Suisse)

Éditions Slatkine, 2017 (231 pages).

Après une licence ès lettres et sciences humaines en histoire, langue et littérature française et dialectologie gallo romane, Aurélie Reusser-Elzingre s'est spécialisée dans les dialectes d'oïl, le patrimoine immatériel et les français régionaux. Elle termine actuellement sa thèse de doctorat au Centre de dialectologie et d'étude du français régional de l'université de Neuchâtel. Elle a présenté une exposition du 24 février au 6 mai 2018, au musée jurassien d'Art et d'Histoire de Delémont Contes du Jura, avec les illustrations du dessinateur Nicolas Sjöstedt.

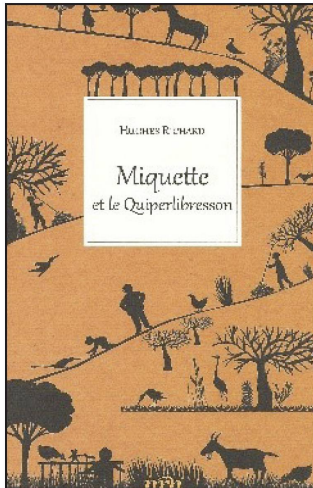
NOTES

¹ Jules Surdez [1878-1964], un instituteur jurassien originaire du Clos-du-Doubs passionné de folklore.

² Dans « la fée aux Genévriers », un bûcheron se demande si les arbres ne souffrent pas d'être abattus avant leur belle mort : récemment, un livre exposant que les arbres pensent, souffrent et communiquent entre eux a connu un véritable succès (Wohlleben, Peter. *La Vie secrète des arbres*. Paris : Les Arènes, 2017).

Miquette et le Quiperlibresson

HUGHES RICHARD



Sous la plume d'Hughes Richard, *Miquette et le Quiperlibresson* nous entraîne dans un conte délicieux, dans le vert paradis d'une enfance où s'entremêlent le plus naturellement du monde le merveilleux et le quotidien.

Mais ce récit fabuleux, première prose de l'auteur, a tout une histoire ! Il a connu une très lente maturation, au fil des pérégrinations de l'écrivain, qui l'emportait partout dans ses bagages : près de quarante ans, du 10 janvier 1977 au 4 octobre 2016 ! Hughes Richard tente une explication, à laquelle il ne croit guère : les aléas de la vie.

« Ce ne sont pas des excuses. Il m'arrive parfois de penser que *Miquette et le Quiperlibresson* tiennent une place telle dans mon cœur que raconter ce qu'ils sont devenus, c'est comme les faire mourir une seconde fois, comme déposer deux roses sur ce qui sera peut-être mon ultime prose. »

Toujours est-il que le récit est enfin accessible au public. Pour notre plus grand bonheur ! En voici la trame. À l'âge de deux ans et des poussières, le petit Hughes, jugé pâlichon par sa famille, est placé dans un parc derrière la ferme familiale à l'ombre d'un poirier. Tout d'abord réticent — on l'arrache à ses repères familiers autour du giron maternel —, il s'ouvre doucement aux plaisirs de la découverte. Une chèvre aussi capricieuse qu'espiègle (Miquette) l'accompagne un temps dans son déchiffrage du monde. Puis, surgi de nulle part, un compagnon ailé facétieux (le quiperlibresson) chahute les journées parfois pesantes de ce long été de canicule. Tous deux vont aider l'enfant à grandir, sous l'œil bienveillant de ses proches, parents, grands-parents, sans oublier « les tantes », l'Oncle Jean et le fameux Oncle Pierre, celui-là même qui est associé à l'oiseau-moqueur.

Procédé original, c'est le bambin qui nous relate les péripéties de sa « mise au vert ». Celui-ci pose sur les êtres et les choses un regard spontané, empreint de candeur, d'enthousiasme, d'effronterie à l'occasion. Entouré de ses jouets et de l'« assortiment » du grand-père — des outils censés lui donner le goût du bricolage —, l'enfant commente les petits événements de la vie quotidienne, le dur labeur des gens de la terre, les soucis aussi, comme l'alcoolisme de l'Oncle Jean. Il s'amuse des travers

des uns et des autres, des bons mots, des chamailleries, du joyeux tumulte familial.

Un jour, le père donne au jeune Hughes une biquette, une petite chèvre, la plus jolie à la ronde, pour le guider dans son éveil au monde et lui donner le goût de l'indépendance. Plus qu'un animal, ce sont les souvenirs — authentiques ou fabriqués — liés à ses propres biquettes que le père offre en héritage à son rejeton. Autant de moments de complicité inoubliables et qui permettront à l'enfant de grandir ; mieux encore qu'au contact de la chèvre ingrate, car elle n'en a que pour ses cabris et finira par disparaître on ne sait où.

D'ailleurs, bien avant cet épisode, Miquette est détrônée par le fameux quiperlibresson ! « Tombé de la nue, mystérieusement, un oiseau noir au bec criard virevolte autour d'elle en l'affligeant de béguètements persifleurs. » Ainsi l'extravagant volatile débarque-t-il dans la vie de l'enfant sans crier gare ; il ne tarde guère à l'ensorceler. « Quel nom biscornu ! » s'étonne le gamin. « À moi, il me plaît ! Et quand on connaît le lascar, il lui va comme un gant » rétorque le père, qui, bien sûr, en a eu un autour de son berceau !

Le terme *quiperlibresson* semble désigner un oiseau-moqueur familier en Chine, affublé dans nos contrées du sobriquet de *pique-mollet* — une créature à classer dans le bestiaire fabuleux en tous les cas. Dans sa postface, Sylviane Messerli¹ rappelle fort pertinemment que « l'oiseau-moqueur, déjà présent dans *la Prose du Transsibérien*, est le titre d'un poème de Blaise Cendrars tiré de *Kodak (Documentaire)* » ; qu'il est « ainsi appelé car il possède le don de contrefaire le chant des autres oiseaux ». Et elle note plus loin : « Comme lui, Hughes Richard se saisit des paroles des autres poètes, car chaque mot employé porte en lui les usages faits par ceux qui nous ont précédés. Les textes naissent des textes mêmes, mais le chant qui en émerge est le sien propre. » Qu'on fasse résonner les syllabes de « quiperlibresson » et on y entendra en écho : « ... libre... son » !

L'oiseau, tour à tour taquin, cabotin, exaspérant, déconcertant, magicien... entraîne son jeune ami dans des histoires abracadabrantes, des jeux où les dés sont toujours pipés, des paris insensés. Il change de couleur, apparaît et disparaît au gré de sa fantaisie, volontiers railleur à l'égard du gamin prisonnier de son parc. Par exemple : « Tu sais à qui tu ressembles ? — Non ! — À un oiseau en cage ! » Et le quiperlibresson de s'esclaffer.

Le plus étrange, c'est qu'à part l'enfant et quelques initiés, personne ne le voit, ce quiperlibresson ! Peut-être faut-il l'œil d'un futur poète pour cela ? La pirouette finale (très justement baptisée « l'Envol »), qui propulse l'enfant à plus de 34 mètres du sol, au faîte d'un tilleul majestueux, est riche d'allusions. Préfigure-t-elle la vocation du jeune Hughes, devenu poète dans une communauté rurale qui n'en avait jamais connu ? Évoque-t-elle la difficulté de prendre son envol, de se forger une identité sans renier ses racines ?

Or, c'est indéniable, l'œuvre d'Hughes Richard s'inscrit dans un lieu, la terre natale, modelée sans relâche par le rude labeur de ses habitants ; dans un temps béni, l'enfance, auréolée de mystères, du parfum incomparable des premiers éveils — là où se jouent les grands choix d'une vie. L'auteur confesse que, sur son cher Plateau, malgré les changements survenus, « les maisons, les chemins, les orées restent ceux qu'ont découverts [ses] yeux d'enfant. » Il déclare même avoir « bloqué [ses] horloges à cette époque aérienne. »

C'est à cette source au goût unique que s'abreuve l'enfant du verger, de cette source que jaillira la verve poétique de l'auteur. « Rares, d'abord, sur ma page, les mots recrutent suffisamment d'orphelins pour éteindre mes impatiences. L'espace, alors, déborde, les forges se libèrent, les vaches broutent les pâturages du ciel. Car ainsi s'affolent mes boussoles dès que je me désaltère à la source. Ainsi l'obscur se désagrège en signes incandescents.

» Sentez-vous ce léger glissement des choses et à quels vertiges s'ancre ma parole ?

» J'ai compris que je reviens de loin.

» Je trempe ma plume dans l'aurore.

Cet automne-là a ébloui ma vie. »

La postface de Sylviane Messerli, sensible et érudite, apporte un précieux éclairage à *Miquette et le Quiperlibresson*, levant subtilement le voile sur la genèse de l'œuvre, suggérant sans briser le charme. Quant aux illustrations de Catherine Louis, elles donnent au récit un ancrage (encrage...) dans le terroir, débusquant tout en finesse l'authenticité des hommes, des animaux, de la nature omniprésente. (Christiane Lièvre-Schmid)

Éditions de la Nouvelle Revue neuchâteloise, La Chaux-de-Fonds, 2017 (131 pages).

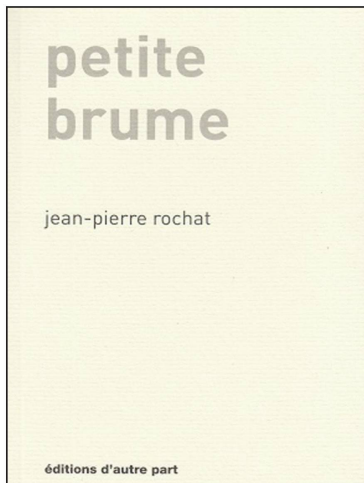
Hughes Richard est né à Lamboing en 1934, d'une mère couturière et d'un père horloger-paysan. Après une enfance rêveuse et solitaire, il découvre la littérature au gymnase. Suivent quelques années de « bourlingue » à travers l'Europe. Passage par le métier d'instituteur. Puis, à Paris, plongée émerveillée dans l'univers des bibliothèques. Dès 1985, Hughes Richard devient « libraire en chambre » aux Ponts-de-Martel, où il réside toujours. Une vie tout entière vouée à la passion des livres, les siens et ceux des autres, dont Francis Giauque, le grand ami tragiquement disparu, et Cendrars, bien sûr — figure tutélaire — auquel il a consacré de nombreuses études. L'œuvre du « poète de Lamboing » est largement connue et célébrée.

NOTE

¹ Directrice de Mémoires d'Ici, à Saint-Imier, Sylviane Messerli a organisé il y a quatre ans une grande exposition autour d'Hughes Richard, à l'occasion des 80 ans du poète.

Petite Brume

JEAN-PIERRE ROCHAT



Un testament paysan, sous forme littéraire. Ce n'est rien de moins que ce que nous livre Jean-Pierre Rochat avec *Petite Brume*, écrivain-paysan atypique du Jura bernois, lui-même au crépuscule de sa carrière d'agriculteur. On se retrouve plongé dans la dernière journée de vie de Jean Grosjean, agriculteur ruiné, qui ne voit que le suicide comme issue à sa misérable situation. Cette journée est marquée par la vente de tous ses biens. Toute sa vie est vendue aux enchères sans vergogne et avec un cérémonial cynique qui désespère non seulement Grosjean, mais également le lecteur. Ce sont non seulement les objets, ayant pour certains une valeur sentimentale, qui rappellent bon nombre de souvenirs, qui sont éparpillés aux quatre vents, comme la fourche de son ex-épouse Frida qui l'a quitté et est partie refaire sa vie au Canada, ce qui a précipité la dégringolade financière de Grosjean. Mais ses animaux sont aussi vendus aux enchères et il doit s'en séparer lors de cette mise à laquelle il assiste impuissant, médusé, désabusé: «Petite Brume et son collier d'origine, la vente n'attend pas, je traîne, je freine, mais le courant général, la vie accélérée d'un bombardement de pensées, je n'ai plus envie, je regarde autour de moi, tous ces gens sont motivés, tous ont un but, tous à midi avaleront la salade de patates et les saucisses de veau. J'aimerais bien être comme eux, assis à midi, j'ai même plus de botte-cul pour poser mes fesses, vendu le botte-cul.» Pris dans le flot des circonstances, Grosjean envie ceux qui viennent, tels des charognards, récupérer les lambeaux de son existence, à la recherche d'une bonne affaire. Mais au fond, leur en veut-il vraiment ?

Il ferait sans doute de même à leur place. Il les regarde de ce fait avec une certaine tendresse se disant avec fatalisme que prochainement, plusieurs d'entre eux pourraient se retrouver dans sa situation. C'est une des forces du livre de Rochat: il parle de Jean Grosjean, mais à travers sa trajectoire, c'est toute la condition paysanne qu'il éclaire en évoquant un tabou, celui du suicide, et en essayant de l'expliquer: «Comment on tue

les paysans? On les étouffe sous des tâches administratives, informatiques, sous les règlements, les contrôles, les contrôleurs, les inspecteurs; en pensant à certains inspecteurs, je m'échauffe, je serre les dents, les poings.» L'accumulation de contrôles, l'inflation du travail administratif, la pression économique et la solitude des agriculteurs sont autant de facteurs qui peuvent provoquer une désespérance paysanne.

Au milieu de cette désolation, quelques lueurs de bonheur. Tout d'abord, cette idylle naissante avec Irina qui remet en cause un temps la résolution fatale du narrateur grâce à la redécouverte du plaisir des sens longtemps oublié: «“Je suis quand même trop vivant pour me suicider”, me dis-je en zieutant Irina en bout de piste.» *Petite Brume* est aussi un roman qui respire le terroir avec une langue truculente, inventive et poétique parfois; un roman en forme d'hymne à l'amour des bêtes, comme cette jument, Petite Brume, qui a donné son titre au livre et à qui le narrateur voue une affection sans borne: «“À prix!”, encore et encore. Ce cri me blesse. Cet à prix me jette dans la fosse aux lions et me bouffe, là-haut Schwarz en empereur romain fait le malin. [...] À prix encore six vaches, neuf génisses et onze veaux, et Petite Brume, avec elle je m'écroulerai, Petite Brume c'est ma chanson, attends, c'est pas encore maintenant. Captif de ma sentence de mort, ce serait de la lâcheté de s'échapper.» «À prix» prononcés par l'infâme employé des recouvrements qui gère la vente, Elias Schwarz, devient une lancinante litanie. Elle égrène le roman et conduit à la séparation définitive de Jean Grosjean d'avec toutes ses bêtes.

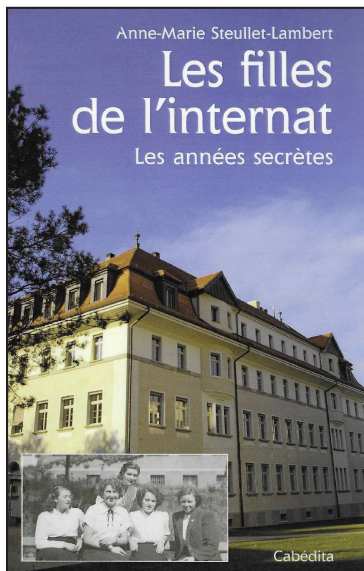
Le pouvoir de l'argent incarné par le commissaire-priseur enthousiaste à chaque calcul, à chaque vente, et qui oublie qu'il est en train de déposséder un paysan de sa propre identité. (Valéry Rion)

Éditions d'autre part, 2017 (116 pages).

Jean-Pierre RoCHAT est né en 1953. Écrivain et paysan, il vit dans le Jura bernois. Petite Brume est son treizième ouvrage publié et le quatrième à paraître aux Éditions d'autre part après Sur du rouge vif en 1999, l'Écrivain suisse allemand, prix Dentan 2013, et Lapis-lazuli en 2015.

Les Filles de l'internat les Années secrètes

ANNE-MARIE STEULLET-LAMBERT



Avec *les Filles de l'internat*, Anne-Marie Steullet-Lambert offre à ses lecteurs un livre de souvenirs, souvenirs délicieusement romancés. L'auteur nous plonge dans la deuxième moitié des années 1940, une période où elle était pensionnaire dans un internat de jeunes filles à Fribourg, en Nuithonnie, comme elle le dit sur un ton où pointe l'ironie.

On sort de la Seconde Guerre mondiale. Les pays européens qui l'ont subie retrouvent progressivement une vie normale, l'austérité est cependant encore bien présente. La société obéit toujours à des règles de fonctionnement précises et figées. Les hommes occupent le devant de la scène, les femmes sont traditionnellement vouées aux tâches domestiques. La France vient d'accorder le droit de vote aux femmes, il faudra encore attendre plusieurs années pour que la Suisse en fasse de même. À cette époque, il ne viendrait à l'esprit de personne de contester l'ordre des choses, les inférieurs restent à leur place alors que les importants, eux, brillent au soleil, et cela semble aller de soi. Chacun reste donc à la place qui lui a été assignée par le sort, les enfants sont soumis à leurs parents et ces derniers à leur patron. Il faudra attendre Mai 1968 pour que soit remis en cause un ordre qui paraissait jusque-là immuable.

C'est dans cette atmosphère un brin étouffante, mais d'une certaine façon aussi confortable, que vivent les jeunes filles qui fréquentent le collège de Gambach, théâtre de ce récit. Elles vont y séjourner quatre années au cours desquelles elles vont patiemment préparer les examens de maturité. Une vie encadrée, avec une discipline stricte, mais dans l'ensemble bienveillante, dans le cadre d'une institution dirigée par des sœurs ursulines. Outre l'intendance, celles-ci assurent une partie de l'enseignement, le reste étant confié à des professeurs extérieurs ayant des activités dans d'autres écoles, même à l'université de la ville.

L'auteur nous fait partager l'existence de ces jeunes filles. Le personnage principal du récit s'appelle Anna Valésa, elle est Française, plus précisément Bretonne, la nuance est importante. Les habitants de cette région ont en effet une forte identité qui s'exprime en particulier au travers de la langue. Anna habite sur une petite île de la Côte de granit rose, l'île de Costaérès, dans un château du même nom dont son père est l'intendant pour le compte du propriétaire. Le premier chapitre de l'ouvrage relate le voyage de la jeune fille, de sa lointaine province à Fribourg, en Suisse. On est en septembre 1945. La Seconde Guerre mondiale n'est terminée que depuis quelques mois seulement. Les séquelles du conflit sont encore bien présentes dans les régions traversées, le matériel roulant est désuet, le train n'avance que très lentement. Cependant, il souffle un vent d'optimisme, il règne dans le wagon une ambiance de solidarité, de joie spontanée. Des gens, qui ne se connaissent pourtant pas, éprouvent tous le même sentiment d'appartenance à une patrie commune. L'un d'eux entonne le *Chant des partisans* de Maurice Druon et Joseph Kessel, un chant venu des profondeurs de la nuit, porteur d'une espérance irréprensible. Il est repris en chœur par tous les voyageurs, chacun étant submergé par l'émotion: « Ce moment restera en suspens dans les mémoires. » En évoquant cette scène, l'auteur s'est probablement souvenue qu'elle a, elle aussi, connu les mêmes émotions dans les années de combat qui ont conduit son petit pays à l'indépendance. Ici comme là, les poètes ont su exalter l'espérance et entretenir la flamme. Une vieille dame, avec laquelle Anna était entrée en conversation, conclut ainsi (elle s'exprime en breton): « Nous n'oublierons pas l'explosion de patriotisme et de joie que nous venons de vivre ensemble. Je veux parler du *Chant des partisans* repris en chœur spontanément ici, chanté très fort par des personnes que le hasard a réunies dans ce véhicule anonyme. C'est le Vieux Pays, ses coutumes, sa langue, notre socle millénaire qui nous tiennent liés... oui, c'est notre terre qui s'est exprimée. Nous ne nous connaissions pas mais soudain nous nous sommes reconnus! Mademoiselle n'oubliez jamais ce moment extraordinaire. » Un autre a dit, on s'en souvient: « Non! nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes qui dépassent chacune de nos pauvres vies ».

La société de ces années-là nous est restituée avec une grande fidélité: séparation des filles et des garçons dans les écoles, absence de discussions entre parents et enfants sur certains sujets comme l'argent et l'amour, ce dont les filles du pensionnat, entre elles, se plaignent amèrement. Il y a, dans les comportements des uns et des autres, une retenue

inimaginable aujourd'hui. Et puis, il faut aussi souligner ici la part de la personnalité d'Anne-Marie Steullet-Lambert pour qui la raison est toujours indissociable du sentiment. Malgré l'ennui qui peut naître parfois d'une vie réglée dans les moindres détails, l'expérience est pourtant jugée positive, l'ambiance entre les élèves, les rapports avec les professeurs, tout a concouru en effet à faire de ces quatre années une période fertile sur les plans humain et intellectuel. Par exemple, à côté de l'austérité des cours et des heures d'étude, il y a les moments riches et enthousiasmants offerts par la vie culturelle de la ville. C'est la musique, les meilleurs orchestres de Suisse et d'Europe se produisent à Fribourg. En matière de théâtre, à côté des représentations des grandes comédies et tragédies de l'âge classique, on découvre les pièces de Claudel, Anouilh, Ionesco, Beckett, tout ce qui compte à cette époque. En revanche, Sartre — et pour cause — est écarté. D'autre part, les filles sont invitées aussi à s'exprimer sur les planches. C'est ainsi qu'Anna interpréta un jour le rôle d'Agamemnon dans une pièce inspirée d'Euripide. Elle avoue malicieusement avoir profité de l'occasion pour glisser dans son texte une phrase en breton totalement étrangère à l'œuvre du poète grec. La jeune Française occupe donc une place prépondérante dans le récit, en particulier à cause de son histoire d'amour avec David, jeune homme rencontré dans le train, racontée ici avec sobriété et finesse par l'écrivaine.

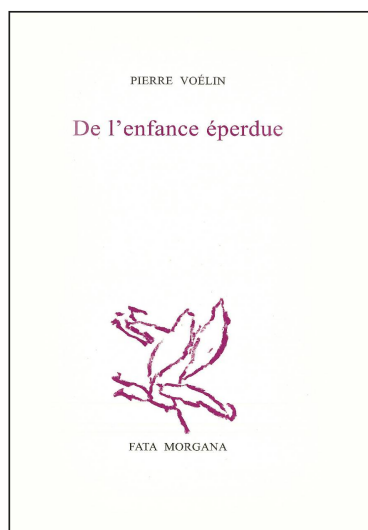
Il faut enfin souligner la qualité de l'écriture. La plume court, élégante, directe. Par exemple, on sent sourdre dans les lignes que voici une délicieuse allégresse à l'évocation de la lumière à la tombée du jour au bord de la mer, associée aux états d'âme du témoin de la scène, des lignes auxquelles le lecteur ne peut être insensible: « On ne sait quel sentiment inconnu, respectueux, envahit l'âme tandis qu'au fond du tableau maritime, à l'extérieur, s'efface l'ultime trace solaire. L'horizon vire au bleu tranquille d'une fin du jour qui va tourner bientôt au bleu-gris-noir où se suspendront les premières étoiles. Parée pour la nuit, la baie s'ouvrira bientôt les éclats d'une lumière tournante distribuée par le grand phare perché au loin sur les rochers de granit, si roses il y a peu, ces rochers. » Nostalgie, mais sans excès, à la souvenance de ce qui n'est plus, qui a pourtant tellement compté et qui compte encore. (Philippe Wicht)

Éditions Cabédita, 2017 (167 pages).

Anne-Marie Steullet-Lambert, journaliste, habite Moutier. Elle est l'auteur de Chronique de l'éphémère, livre pour lequel elle a reçu le prix de la Ville de Moutier, du Sextant des jours, de Villa d'Est et autres nouvelles.

De l'enfance éperdue

PIERRE VOÉLIN



Dans un post-scriptum, l'auteur exprime l'intention qui l'a guidé dans l'écriture de ce livre. Il s'agit pour lui de restituer, de redécouvrir une dernière fois l'enfance afin, peut-être, de s'en débarrasser. Entreprise en apparence aisée, en réalité difficile, car il faut traduire en mots les sensations, les émerveillements, les tristesses liés à cette période de l'existence déjà lointaine et où tout se joue. Ce n'est pas simplement de l'enfance qu'il s'agit, mais de l'enfance éperdue, et l'adjectif a ici toute son importance. Pour Pierre Voélin, l'enfance serait, dans une perspective

nervalienne (selon son expression), «un palimpseste dont on fait reparaître les lignes par des procédés chi-miques.» Il pose la question de savoir si l'enfant devine déjà qu'il s'avance, «vers sa plus lointaine solitude».

L'œuvre est faite de textes courts ne dépassant pas cinq pages. Le premier mot de chaque chapitre en indique le thème. Lorsqu'il évoque le pays, Pierre Voélin se souvient qu'il est poète. Il trouve alors des formules chatoyantes pour le dire, le chanter. Il sait retrouver l'atmosphère des saisons: «Janvier propose aux fenêtres d'élégants messages que nul ne se vante de traduire. Les printemps se dénouent au sol, frais comme une écharpe de soie la nuit de la Saint-Jean.» C'est aussi: «Dans les jardins d'automne tremblent les feux sur la terre grasse et perlée. Mais quelle musique aussi, l'été, dans les doigts soleilleux du sous-bois.» Il faut noter la mélancolie qui émane de ces quelques mots: «l'heure, elle s'est perdue, en allée, l'heure».

La société de l'enfance de l'auteur était une société essentiellement rurale, les travaux des champs y jouaient encore un rôle déterminant. Il sait, avec une grande justesse, restituer le pénible labeur des chevaux à la saison des foin: la chaleur, les taons, le lourd harnachement. C'était alors le lot de chacun, non seulement des bêtes, mais aussi des hommes, de supporter les dures réalités des tâches à accomplir.

Pour un enfant, à cette époque (c'est assurément différent aujourd'hui), le cinéma avait un caractère magique. L'adulte d'aujourd'hui trouve

les mots qui traduisent l'émerveillement ressenti à la vision d'un film. À la fin de la séance, le jeune garçon, quittant la salle de projection en compagnie de son père, « n'écoute en lui qu'un hurlement muet. Il n'ouvrira pas la bouche sur le chemin du retour ».

Une nuée d'oiseaux inspire à l'auteur des images qui enchantent: « Invisibles, de part et d'autre de la haie, les oiseaux tressent des festons aériens, éparpillent aussi la menue monnaie des cris, à peine audibles. » On relève ici la relation si inattendue, mais juste cependant, de la menue monnaie et des cris. Plus loin sont évoqués des moments où le temps — l'espace d'un repas — semble suspendu: « On mange encore, plus lentement. À cette heure précise, la journée retient toutes ses cartes dans la main; chaque participant se doit d'attendre un peu avant de savoir laquelle lui est destinée — et ce qu'elle lui permettra de vivre, d'inventer ou de subir. Le silence ambiant renforce encore cette atmosphère associée à « l'obstination des mouches » qui viennent, à la fin, mourir sur de jaunes rubans de colle. Pour dire l'écrasante chaleur de la saison des moissons, l'auteur a cette expression — sa force en impose: « L'aboi des canicules. »

Les moyens matériels étaient limités. En hiver, seules une ou deux pièces de la maison — celles où l'on se tenait — étaient chauffées. Les autres, par les portes que l'on tenait ouvertes, recevaient un peu de la chaleur dégagée dans celles-là. On goûte cette image liée aux petits matins de la saison froide: « Dehors, partout, claque le silence étoilé. » C'est le moment de grâce où tout est encore immobile avant la reprise des activités quotidiennes.

La venue du cirque dans la cité est l'occasion, pour l'auteur, d'évoquer un souvenir cuisant, un épisode où sa fierté fut mise à mal. Assistant à une bagarre violente entre deux collaborateurs du cirque, il est à ce point terrorisé qu'il s'enfuit comme un couard. Il en ressent alors une humiliation qui va le poursuivre.

La figure tutélaire du père surgit au détour d'une page. Elle paraît avoir eu une profonde influence sur l'enfant. Curieusement, ce qui semble le mieux la caractériser, c'est l'absence, mais aussi le mysticisme qui s'exprime dans cette formule: « L'Église lui est forteresse. »

La religion semble d'ailleurs avoir joué un rôle important dans l'enfance de Pierre Voélin. Plusieurs souvenirs y sont rattachés qui l'ont durablement marqué. C'est par exemple la prière du soir en famille devant la statue de la Vierge Marie; c'est aussi cette admirable prière adressée à cette dernière: « Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie,

qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours ou demandé votre assistance ait été abandonné.» C'est aussi la messe matinale que l'enfant, encore mal réveillé, est venu servir. C'est enfin la Veillée pascalle, son déroulement immuable: bénédiction du feu, entrée de la procession dans l'église plongée dans l'obscurité, longue liturgie de la Parole qui relate l'histoire du Salut, puis la liturgie eucharistique. La figure de Moïse y apparaît, l'auteur voit ce dernier comme un chef de meute, un caïd, ce qui n'est pas banal.

L'Ajoulot Pierre Voélin dit son amour filial pour le pays voisin, la France. Avec ferveur, il parle des Marches de l'Est. Il dit «l'autre pays aimé». Il en parle avec ivresse. La frontière franchie: «Ce sont d'autres odeurs, de terre et de cassis, de mûriers, d'asphalte brûlé, d'essence, d'autres accents, d'autres paroles aussi, d'autres certitudes.»

Dans le chapitre intitulé «Coulisses», apparaît un personnage fascinant aux yeux du jeune garçon. C'est une institutrice, M^{lle} G., la «De» pour les élèves. Personnage austère, nul ne se risquerait, avec elle, à la moindre incartade. Il vaut la peine de voir comment l'auteur la décrit: «Elle porte le chignon strict, les cheveux soigneusement tirés en arrière, le front bombé, immense; un chemisier blanc à peine échancré, une broche, et la longue jupe pied-de-poule qui serre la taille, descendant jusqu'au genou.» Tout indique ici la sévérité, la rigueur. Vient alors ce complément dont les trois adjectifs laissent perplexe: «La peau nette, la peau de bronze tendue sur les chairs rebondies, fermes, splendides.» C'est elle, la «De», qui a préparé ses élèves pour la cérémonie des «Promotions». Ils joueront, à cette occasion, une saynète inspirée de la chanson populaire *Trois Jeunes tambours*. Elle s'y révèle sous un jour totalement différent, chaleureuse, enthousiaste, partageant l'anxiété de ses protégés. À la fin de la représentation, Pierre Voélin la voit ainsi: «lionne heureuse, lionne métamorphosée en femme, mère déguisée... qui ne sera plus jamais la mère.» Le lecteur s'interroge sur le sens à donner à la fin de la phrase.

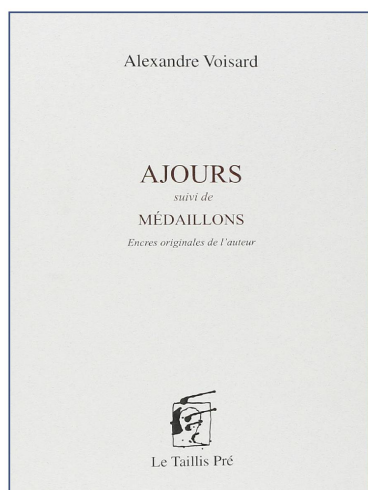
Cette œuvre est à l'image de toute la production de Pierre Voélin — la littérature pour lui est une longue patience — qui a l'art de dire beaucoup en un minimum de mots. Le livre est enrichi de très beaux dessins dus à Gérard Titus-Carmel. (Philippe Wicht)

Fata Morgana, 2016 (83 pages).

Pierre Voélin, né en 1949, est l'auteur de nombreux recueils de poésie, parmi lesquels Sur la mort brève, la Nuit osseuse, Lierres, la Lumière et d'autres pas, les Bois calmés, Dans l'œil millénaire. Il a par ailleurs publié deux volumes en prose la Nuit accoutumée, De l'air volé. Le prix Louise Labé 2016 lui a été décerné pour Des voix dans l'autre langue.

Ajours suivi de Médillons

ALEXANDRE VOISARD



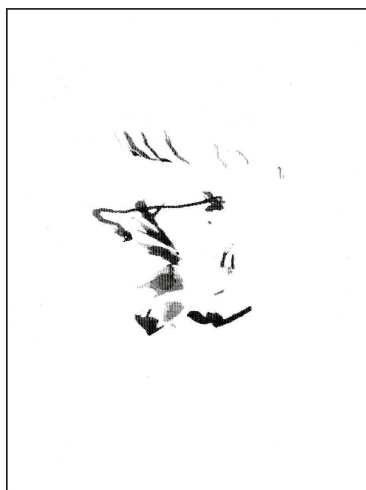
La poésie n'attend pas ! Alexandre Voisard ne le sait que trop bien. Elle est fugitive, furtive, fugace. Elle est partout dans le monde et le travail du poète est de la saisir avec les mots avant qu'elle ne s'en aille, évanescence : « **Ajourer** à la lettre près, n'est pas **ajourner** ». À son tour, il pourra, avec ses mots, créer de la poésie et tenter de faire ressentir au lecteur la beauté du monde par les mots : « C'est au matin grattant de l'ongle la vitre givrée, que le poète voit apparaître par bribes le paysage en une lumière toujours neuve. Ce geste familier

débusque dans la cohue des signes mis en branle ce qui pourrait formuler une ébauche de sens à un accommodement de mot à mot, comme un assemblage d'éclats de verre qui en dirait la légitimité et l'urgence. » Au fond, la poésie est une tentative toujours renouvelée de saisir des fragments de beauté : « Un homme croit / tout savoir de la prairie / qu'il arpenta longtemps / alors que l'herbe encore / lui cache le grillon / tapi en son chant ». Même un endroit familier peut receler une beauté insoupçonnée si on laisse le génie du lieu pénétrer chacun de nos sens : « Tout est matière, tout est poème au fond du fond de la moindre archive saisonnière. »

« Ciel de lavis / ou océan d'orage / toute écriture messagère / en l'encre s'affranchit. » *Ajours* parle de la beauté du monde, mais aussi de la beauté des mots et de l'acte d'écrire — ou de peindre, puisqu'entre les poèmes d'Alexandre Voisard sont insérés des dessins à l'encre qui, dans un subtil jeu de correspondances entre lisible et visible, rappellent que les arts peuvent dialoguer —, ce geste charnel qui consiste à modifier à jamais la nature d'une page blanche en la couvrant d'encre, acte de création libérateur.

« Au bas de la page / la virgule se souvient / du chant de la syllabe / à chaque répit / du récit échevelé. » La ponctuation, les mots eux-mêmes deviennent des objets de contemplation du poète au même titre que le paysage. Chaque élément sur une page fait signe, fait sens : une virgule personnifiée, une pause, un silence éloquent. L'analogie poétique s'installe entre le livre, la page et le paysage : « Au ciel immense / la moindre

tache / d'encre noire / ramène à ce que tu fus jadis / entre les lignes de crête / et l'infini / de la page blanche.» Tout se passe comme si l'acte créateur renvoyait à un questionnement sur l'origine, sur ce qui était là avant, sur la page blanche.



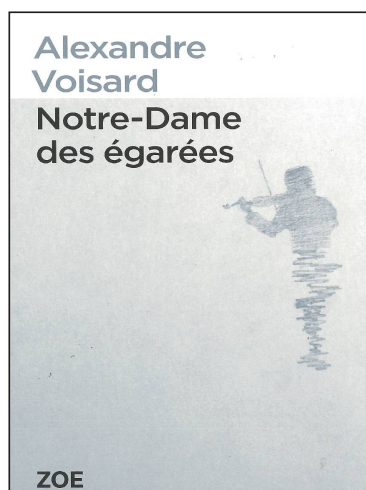
Aux courts poèmes d'*Ajours* auxquels répondent les œuvres peintes de l'auteur — que l'édition pourrait davantage mettre en valeur — succèdent les proses poétiques intitulées *Médailles*. Ces textes scellent le rapprochement entre arts visuels et arts textuels de par leur sujet et renvoient également à l'ouvrage lui-même qui enchevêtre poésie et peinture, comme « Ex-voto », dédié au graveur Umberto Maggioni: « Le verbe incise trait pour trait les moindres frissons des flancs, le burin caresse le cuivre des mots, la pointe adoucit la courbe, approfondit les ombres par les vallées entre monts. C'est ainsi que l'œil, la main, la langue concèlèbrent l'ombilic (*fructus ventris*) et la houle des seins, sublimés d'apostrophes et de traces de velours ». Beauté, sensualité des outils, des mots, de la nature, de la création. (Valéry Rion)

Le Taillis Pré, 2017 (84 pages).

En 2017, Alexandre Voisard a également publié un roman, *Notre-Dame des égarées* (voir page suivante).

Notre-Dame des égarées

ALEXANDRE VOISARD



Voici un roman majeur d'Alexandre Voisard, peut-être la plus émouvante et la plus puissante des œuvres de l'auteur. Elle est baignée d'une lumière de crépuscule. On est au début du ^{xx}e siècle, en 1900 exactement, en Alsace, province de l'Empire allemand, époque où la rivière traversant la ville de Prague s'appelle encore la Moldau. Bien que la Grande Guerre soit encore relativement éloignée, l'ombre menaçante de l'empereur Guillaume II est bien présente. L'auteur relate l'histoire de Karel, un violoniste venu de l'est de l'Europe, de Prague précisément, et d'Hélène, une jeune femme venue, elle, du Midi. Ils ne sont plus ni l'un ni l'autre de prime jeunesse, se rencontrent à Colmar où ils exercent tous deux, dans la même institution, la profession d'enseignant. Ils se fréquentent, se marient.

Hélène va bientôt donner naissance à une petite Stella. Ils vont connaître alors quelques années de bonheur, brusquement interrompues par le décès de la petite fille. À partir de ce moment-là, Hélène va sombrer dans le désespoir et la folie, et disparaître sans laisser aucune trace. Karel va tenter de surmonter cette double épreuve, de s'accrocher à sa vie alsacienne, n'y parvient pas et décide, lui aussi, de larguer les amarres. Puisque Hélène était obsédée par son Midi natal, peut-être a-t-il une chance de la retrouver là-bas. Dès lors, il va errer, tel un vagabond. Il se dirige vers la Suisse, franchit la frontière à Lucelle, passe par Charmoille, Delémont avant de rejoindre le Doubs à Saint-Ursanne et de finir sa misérable existence dans le petit cimetière de La Motte, là où le Doubs retrouve le territoire français et bientôt, là-bas, le pays d'Hélène. Une quête désespérée que celle de Karel, un voyage marqué par plusieurs haltes et rencontres sur lesquelles l'auteur s'étend avec bonheur. Pour Alexandre Voisard, le pays n'est pas une entité abstraite, c'est une réalité charnelle. Ce sont non seulement les paysages traversés, mais aussi — et surtout — les gens rencontrés. Parmi ces derniers, on fait la connaissance d'un vétérinaire alsacien qui se déplace en break. Il invite Karel à monter à ses côtés et le dépose à Lucelle, porte d'entrée

de la Suisse, et zone de séparation des eaux, celles qui vont vers le Rhin et la mer du Nord et celles destinées à rejoindre le Rhône et la Méditerranée. À partir de là donc, elles ne vont cesser de s'éloigner les unes des autres. Cette image est bien présente dans le roman.

La figure de l'abbé Auguste Viénot, curé de Charmoille, est attachante. Karel fait sa connaissance dans l'église paroissiale du lieu. C'est un samedi après-midi, veille de la fête de la Sainte-Trinité. Il s'est introduit dans le sanctuaire, s'est mis à jouer de son violon, il est alors surpris par le prêtre. Celui-ci, émerveillé par sa musique, l'invite à boire l'apéritif, un apéritif prolongé par le souper. La conversation s'engage, ouverte, chaleureuse du côté de l'ecclésiastique, plus réservée chez son hôte plus réticent à se confier. L'atmosphère se détend cependant sous l'effet de l'alcool. Particulièrement généreux, l'abbé débouche successivement une bouteille de riesling, deux bouteilles de bourgogne et pour faire bonne mesure, les deux convives savourent encore une bonne bière, suivie du digestif de rigueur en pareille circonstance. Il faut préciser que l'abbé est un maître en matière de distillation des fruits, aussi bien à noyau qu'à pépins. Alexandre Voisard s'est probablement souvenu, pour cet épisode, de cet ancien curé de Charmoille, spécialiste en eaux-de-vie, dont la réputation, à l'époque, s'étendait loin à la ronde. Il n'est pas étonnant que le héros du roman soit un musicien. L'auteur n'a-t-il pas, en effet, publié il y a près de quinze ans un livre dont le titre est *le Mot musique ou l'Enfance d'un poète*, ouvrage dans lequel il dit son enthousiasme — mais aussi son regret de ne pas le maîtriser — pour un art qu'il magnifie par la beauté de son verbe. Écoutons-le : « Karel sort son violon, l'accorde, retend l'archet et, après deux secondes d'hésitation, lance quelques notes où surviennent peu à peu l'une ou l'autre phrase de l'*Ave Maria* de Schubert que le violoniste développe en une improvisation d'abord grave puis de plus en plus légère ponctuée de coups d'archet solennels. Et il ne fait pas de pause, ne s'arrête pas au bout d'une longue phrase, il insiste sur une note finale ample et sonore qu'il reprend presque aussitôt pour un envol dont le musicien semble s'enivrer. » Plus loin, il parle « d'intense vibration musicale ». De haute taille, solidement planté sur ses deux jambes, l'abbé Auguste impressionne par son authenticité, son humanité. Derrière l'homme porté sur la bonne chère et les vins délicats, il y a un être de foi vivante et agissante. On le devine dans ses propos, il comprend les faiblesses de ses ouailles, est là non pour les juger, mais pour les soutenir et les accompagner. S'adressant à Karel, il lui dit : « Quant à moi, vous savez désormais quel homme je suis et comment je vis, un chrétien sans mystère. » On ne peut être à la fois plus simple et plus vrai. La

question métaphysique essentielle est aussi abordée à travers le souvenir d'Hélène. Celle-ci refusait violemment un Dieu qu'elle ressentait comme indifférent aux misères et sourd aux cris de douleur des créatures. En revanche, elle était sensible à la figure rayonnante et apaisante de la Vierge Marie. Plongeant certainement très loin dans sa mémoire, Alexandre Voisard écrit (peut-être avec un brin de nostalgie), s'agissant de cette dernière: «Étoile du matin», l'une des images magnifiant la figure de Marie dans les litanies à elle consacrées. Arrivé à la chapelle mariale du Vorbourg au-dessus de Delémont, Karel se souvient de l'attachement d'Hélène pour la mère de Dieu, il est alors foudroyé par l'émotion. On lit: «Maintenant Karel tombe à genoux au pied de Notre-Dame et ne peut retenir ses larmes, pleurant dans ses mains, secoué de sanglots. Lui qui n'a plus pleuré depuis l'ensevelissement de sa fille.» À partir de Delémont, on pressent mieux encore que sa fin approche, elle s'insinue dans toute sa personne. Au cours de ses errances, il a déjà perdu un couteau auquel il était attaché, a abandonné un bâton qui lui était pourtant précieux pour la marche, il cède ensuite gratuitement des partitions de musique de Bach à un brocanteur, Léon Goldberg, partitions qui lui étaient pourtant précieuses depuis sa lointaine jeunesse à Prague. Surtout, il se rend compte que sa musique intérieure, de plus en plus, l'abandonne. On approche du dépouillement suprême. Sombret-il dans le plus noir désespoir, ou lui reste-t-il encore une once d'espérance, on voudrait le savoir. Surtout, il décide de se dessaisir de son violon. Il le cède, en échange d'un revolver, au fils de Léon Goldberg dont le talent de musicien l'a ébloui. Ce dernier lui rappelle l'adolescent qu'il fut autrefois en Bohême. Dans son esprit, David va le prolonger. Les événements vont dès lors se précipiter. De Delémont, Karel se rend en train à Saint-Ursanne pour rejoindre le Doubs et, au-delà, la Méditerranée, patrie d'Hélène. «Mais», comme dit le poète Robert Desnos, «la route se brise au bord des précipices» et le héros se donne la mort avec le revolver du brocanteur de Delémont. Puisse-t-il n'être pas parti désespéré.

Avant d'être romancier, Alexandre Voisard est poète. Il sait s'en souvenir. Ainsi: «Mais à ses abords il y a, Dieu merci, à l'affût parmi les roseaux, les poètes qui *voient clair* dans l'obscurité, bien assez pour ravir aux eaux assez de leur légende. Les histoires, celles qui font rêver ou pleurer naissent ainsi, grâce à quelques confidences d'algues et de sable.»

Le livre a été inspiré à l'auteur par un bref article reproduit en fin de volume, paru dans le journal *le Pays* de Porrentruy du 2 juin 1900.

Il relate la découverte de la dépouille d'un inconnu dans le petit cimetière de La Motte.

Tout est juste dans ce roman. Cet adjectif revient souvent sous la plume de l'auteur. Juste, c'est-à-dire équilibré, simple, humain dans toute la plénitude de ce mot. C'est ainsi qu'à propos de paysans rencontrés au cours de ses pérégrinations, Karel livre cette réflexion : « ... tous les gestes de ces paysans sont justes et nécessaires, chaque mot dans leur bouche a un sens précis, c'est cela la vraie vie... »

On goûte la prose somptueuse d'Alexandre Voisard, lente, si lente, obstinée, mûrie, elle emporte tout sur son passage. Une œuvre du plus pur classicisme ! (Philippe Wicht)

Zoé, 2017 (191 pages).

Né en 1930 à Porrentruy, Alexandre Voisard est l'un des principaux poètes de Suisse romande. Récompensée notamment par le prix des Lettres, des Sciences et des Arts de la République et Canton du Jura, et par le prix Schiller, son œuvre offre une vision du monde marquée par une profonde musicalité et la proximité avec la nature. (Repris de la quatrième de couverture.)

